



## CULTURE

## Pascal Cribier, mort d'un grand jardinier

Auteur de 180 jardins à travers le monde, le Français a mis fin à ses jours, dans la nuit du 3 au 4 novembre

**I**l a aimé sa vie. Et organisé sa mort. Depuis plusieurs mois, le jardinier Pascal Cribier confiait à ses amis qu'il allait mettre fin à ses jours. Parce qu'il était diminué, ne pouvait plus vivre intensément. Mardi 3 novembre, l'architecte Patrick Bouchain est allé lui dire au revoir dans son appartement qui surplombe le jardin du Luxembourg, à Paris. Le ciel était rouge. Ils ont eu « une discussion magnifique ». Ils se sont quittés sans une larme. Un peu plus tard, Cribier a pris un fusil de chasse et il s'est tué. Il avait 62 ans.

Laurent Le Bon, le président du Musée Picasso, cerne un compagnon de vingt ans : « Une génération de jardiniers exprime le génie français : Patrick Blanc, Louis Benech, Gilles Clément. Et Pascal Cribier, qui était un trublion. » Une belle personne, qui a poussé loin le triptyque nature, paysage, jardin. Pour lui, la nature est belle mais hostile, elle lui faisait peur, il n'y marchait jamais. Jardiner consistait à l'abîmer, donc il fallait le faire avec élégance et attention. Il disait que le vent soufflait plus qu'auparavant parce que la planète avait besoin d'être secouée pour se nettoyer.

Cribier n'aimait pas les musées, qu'il comparait à des bouquets mal assemblés. Il leur préférait la musique contemporaine et l'odeur de la pluie d'été sur le bitume. Il n'a jamais eu d'ordinateur ni de téléphone portable, mais les poches pleines de papiers en guise d'agenda. Pas d'agence pour travailler, préférant monter des équipes légères au gré des affinités. On ne l'appelait pas, on le rencontrait. Il grimpaît en haut

d'un arbre pour lui couper la tête, ou se glissait dessous pour laisser trainer les branches et en faire une créature languissante. Il était « fertile en amitié », aimait les hommes et le sexe. « Il aimait tellement la nature », dit Patrick Bouchain.

Né en 1953 à Louviers (Eure), Pascal Cribier est un cancre qui quitte l'école à 14 ans pour travailler dans un studio de photos publicitaires. Il est jeune, très beau avec ses yeux d'un bleu éclatant, roule en bolide, multiplie compétitions de kart, gagne sa vie comme mannequin pour les magazines, est aussi à l'aise avec le peuple que l'aristocratie. Il entre aux Beaux-arts en 1972, obtient en 1978 son diplôme d'architecture. Ce qui lui fera dire : « Je ne sais si je suis paysagiste, architecte ou jardinier. » Disons jardinier, terme qu'il préférait, parce qu'il respectait le terrain et son histoire, les gens qui y vivent aussi. Parce qu'il était un érudit des plantes, qu'il mariait avec une audace inouïe, ou portait une attention extrême à l'écoulement des eaux, alors que tant de paysagistes dessinent comme s'ils faisaient face à une feuille blanche. Quand il a exposé son travail, à l'espace Electra, à Paris, en 2008, il a mis en évidence une souche avec toutes ses racines. Et fondé en 2012 les Rencontres botaniques de Varengeville-sur-Mer (Seine-Maritime), pour favoriser le dialogue entre jardiniers et scientifiques.

**Sur un atoll à Bora-Bora**

Pascal Cribier a dessiné près de 180 jardins en trente ans. Publics et privés. En France et à l'étranger. Toujours sur des « terres fertiles en

amitié ». Une célébrité lui a un jour commandé un jardin. Il a dit oui. Puis non. « Je ne peux pas travailler avec quelqu'un qui a de la merde dans les yeux », nous confiait-il. Il a conçu un jardin sur un atoll de Bora-Bora, un autre à Aramon (Gard) pour le collectionneur Jacques Hollander, un autre encore, de 200 hectares, à Woolton House, dans le Hampshire, en Angleterre, pour un couple d'Anglais. Il a actualisé le jardin des Tuileries avec Louis Benech, tout en respectant le dessin de Le Nôtre. Il a conçu un ranch de 36 000 hectares dans le Montana avec des buttes pour s'abriter du vent.

Pour saisir l'ampleur de l'œuvre, il faut voyager. Ou se plonger dans *Pascal Cribier. Itinéraires d'un jardinier* (éd. Xavier Barral, 2009). Ce livre est un chef-d'œuvre. Mille images en couleur et format panoramique – prises par Cribier –, des légendes instructives et sensibles, des encarts écrits par l'urbaniste Patrick Ecoutin ou l'historienne Monique Mosser. Le tout orchestré par Laurent Le Bon. Un jardin de Cribier ne ressemble pas à un jardin. Pas une collection de plantes rares enfermées au zoo, pas d'alignements au cordeau, ni de frontières visibles. On se demande parfois, en marchant dans ses créations, où il est intervenu. Mais il maîtrise chaque mètre carré, associe des sentiments, des lumières, des climats, marie des plantes aux rythmes différents, et attend de voir comment un orage « va modifier tout ça ».



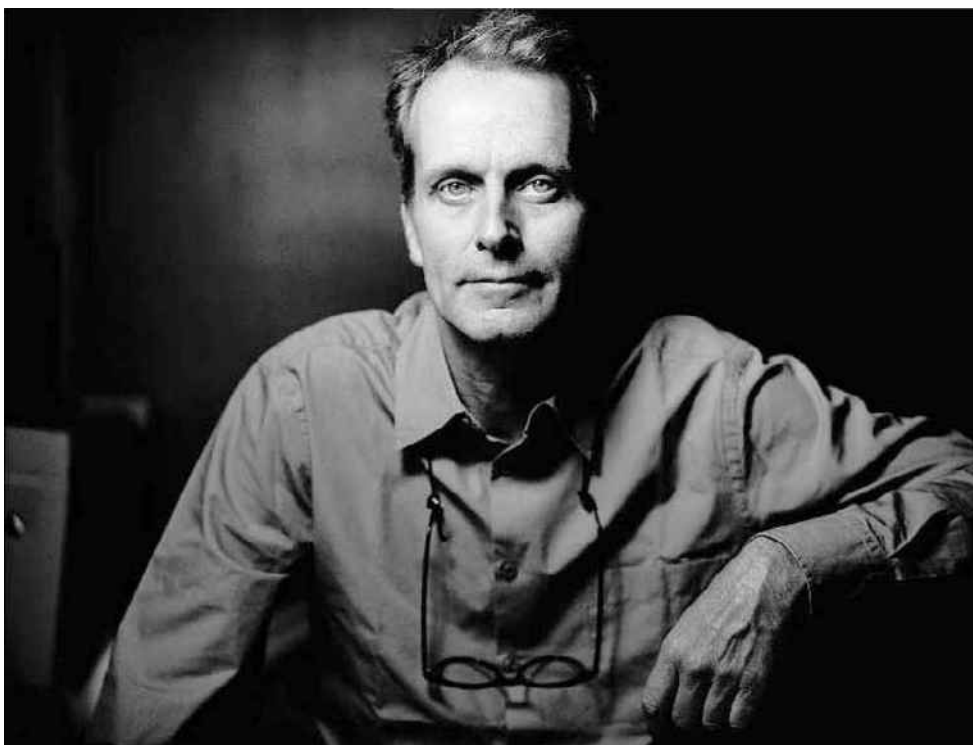
Son génie s'exprime dans son propre jardin. Son histoire aussi. Huit hectares à Varengeville-sur-Mer, perchés sur une falaise du pays de Caux. Le site est travaillé à partir de 1972 par trois amis : Robert Morel, qui y est né, Eric Choquet, qui l'achète, et Pascal Cribier, qui y fait ses gammes. Travail de titan, à la main, le week-end, pendant des années. Ce jardin, on s'y engage comme dans un livre, on y vit plusieurs expériences et rebondissements. On est tour à tour heureux ou inquiet. On y a chaud ou froid. On ne sait plus si la mer devient le jardin ou si le jardin devient la mer.

Parmi les temps forts, une prairie joyeuse, qui semble à l'abandon, alors qu'il s'agit d'une construction de canches et de fleurs estivales (coquelicots, bleuets, coquelourdes, lin rouge, nigelles de Damas). Un attelage rare en Normandie, mais soudé : « *Après l'orage, le coquelicot ne s'effondre pas, car il est soutenu par les canches* », nous disait-il. Autre réussite, un vallon au sol spongieux et à la pente raide, cerné par un orchestre de frênes, noisetiers ou châtaigniers, dans lequel on croit défaillir jusqu'à trouver la mer providentielle.

**Il disait que  
le vent soufflait  
plus  
qu'auparavant  
parce que  
la planète avait  
besoin d'être  
secouée pour se  
nettoyer**

Pascal Cribier disait qu'un jardin est vivant, donc destiné à mourir. Comme celui qu'il a dessiné à Méry-sur-Oise, peut-être son chef-d'œuvre par le ballet qu'il a créé entre les plantes et l'eau. En introduction de son livre, il confiait : « *Les jardiniers travaillent avec des matériaux vivants, les plantes, qui ne souffrent apparemment pas et dont la disparition est même parfois bienvenue. Dans le jardin, il n'y a pas de deuil, c'est la chance des jardiniers : ils se préoccupent de l'instant présent et pensent aux saisons futures.* » ■

MICHEL GUERRIN



Pascal Cribier, en 2009. EDOUARD CAUPEIL POUR « LE MONDE »